

Essais

Number 71, Summer 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23179ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1998). Review of [Essais]. *Nuit blanche*, (71), 46–55.

**LEONARD COHEN
LE CANADIEN ERRANT**

Ira B. Nadel

Trad. de l'anglais

par Paule Noyart

Boréal, Montréal, 1997,
379 p. ; 27,95 \$

Le genre biographique tient autant de l'enquête journalistique, de la reconstitution historique, de l'analyse sociologique, de l'interprétation psychologique et, bien entendu, de l'essai littéraire. L'intérêt est ici indissociable du sujet ou de son époque et la lecture de l'un éclaire l'autre. L'indiscrétion se conjugue sur le mode de la confession intime, le lecteur assouvissant une soif qu'il entretient souvent depuis plusieurs années, parfois même à son insu.

La biographie de Leonard Cohen que nous livre ici Ira B. Nadel n'échappe pas à ce constat tout autant qu'à ce paradoxe : les détails anecdotiques de la vie de Leonard Cohen abondent, mais l'homme demeure insaisissable. Le biographe s'est livré à une enquête des plus minutieuses, retraçant avec moult détails les années de formation, les amitiés et les liaisons amoureuses, les multiples allées et venues du chanteur de Montréal à Hydra, à Los Angeles, à New York, au mont Baldy, revisitant les lieux mythiques, redessinant le parcours des tournées nord-américaines et européennes et des enregistrements qui se déroulaient dans un climat souvent éprouvant. Entre la pratique du zen et la prise de prozac, Cohen enregistre ses albums inclassables, à mi-chemin entre le folk et le country, publie deux romans et des recueils de poésie tout aussi inclassables dont l'un lui vaudra le Prix du Gouverneur général la même année qu'Hubert Aquin. (Qui se souvient que tous deux le refusèrent ? Cela valut à Cohen d'être admonesté par Mordecai

Richler le soir même de la remise du prix.)

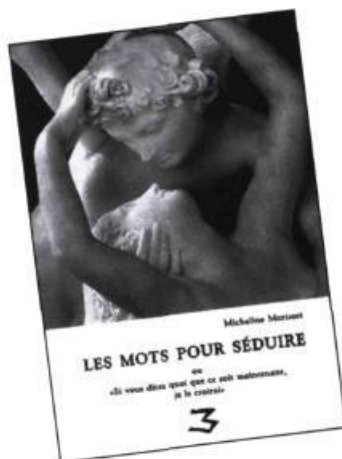
La chronologie des événements rapportés tend davantage à mettre en lumière les moments charnières d'une carrière consacrée à la chanson et aux textes qu'à cerner l'homme, par ailleurs décrit tour à tour comme un séducteur, un chanteur sans voix, un déprimé professionnel, un écorché psychique, un poète du désespoir, un visionnaire. De ses dernières chansons, Bob Dylan dira qu'elles ressemblent de plus en plus à des prières, à des incantations. Et c'est peut-être là le fil conducteur d'une vie d'errance et de quête spirituelle. Du mont Baldy, où il ne cesse de retrouver Roshî, son maître zen, aux hôtels anonymes qu'il a toujours affectionnés, la vie de Leonard Cohen épouse parfaitement la trame et le rythme de ses chansons. L'osmose souhaitée se fait ici au diapason d'une voix inimitable.

Jean-Paul Beaumier

**LES MOTS
POUR SÉDUIRE, OU
« SI VOUS DITES QUOI
QUE CE SOIT
MAINTENANT,
JE LE CROIRAI »**

Micheline Morisset
Trois, Laval, 1997,
209 p. ; 23 \$

Dans cette œuvre alternent récits et réflexions. En fait, *Les mots pour séduire* se pose avant tout comme un essai sur la séduction, dans lequel la fiction devient objet d'analyse, rétroaction. Ici, la narratrice nous présente un récit de facture autobiographique ; là, elle s'adonne à une analyse inspirée du discours psychanalytique ou linguistique (voir les chapitres intitulés « Conversations »). Même si le lecteur doute de l'authenticité des éléments autobiographiques, la narratrice se racontant parfois



textualité, la pluralité du discours, l'amalgame théorie / fiction, mais aussi par la présence d'un thème cher à ce courant : la quête identitaire.

Finalement, l'essai séduit principalement par sa poésie, par « l'étincelle créatrice » de Micheline Morisset qui, par cette voie, transcende ce dont le discours théorique ne réussit pas à rendre compte : « Faut-il lutter contre ce sortilège, réduire à rien le charme en dévoilant l'énigme ? »

Chantal Sauvageau

**HISTOIRE
DE LA RÉVOLUTION
D'ANGLETERRE,
1625-1660**

François Guizot
Robert Laffont, Paris, 1997,
1 105 p. ; 59,95 \$

Lire François Guizot aujourd'hui – le premier tome de cette *Histoire* a été publié en avril 1826, le deuxième en juin 1827, les troisième et quatrième en janvier 1854 – c'est se laisser porter par la magie d'une langue dont la précision, l'harmonieuse adéquation au développement de la pensée, du discours, la beauté semblent bien d'un temps révolu. Cet historien, que la vie parlementaire écarta de l'écriture de nombreuses années, y a laissé le souvenir d'un orateur flamboyant qui savait convaincre. Ses livres eux en témoignent toujours ; ils ne doivent cependant pas ce pouvoir de persuasion à la seule séduction d'une rhétorique. François Guizot est en effet un travailleur infatigable, rien n'est laissé au hasard dans ses recherches documentaires et ce matériau de première main est présenté et interprété de façon magistrale dans ses œuvres.

L'histoire de la révolution d'Angleterre, ce sont 35 années – François Guizot pensait l'étendre jusqu'à 1688, mais y a renoncé – qui s'ouvrent sur l'accession de Charles 1^{er} Stuart au trône et se ferment sur l'avènement de Charles II. L'intervalle est meublé de coups de théâtre à répétition, de violences peu

au je, au elle ou prenant le lecteur à partie avec le vous afin de brouiller les pistes, il n'en reste pas moins qu'il assiste à une quête identitaire. Cette recherche est brillamment enrichie de réflexions d'auteurs (Barthes, Baudrillard ou Blanchot, pour n'en nommer que quelques-uns, sans oublier les allusions à Molière, à Duras ou à Marie Cardinal) qui éclairent la narratrice dans sa démarche. Séduire (écrire) pour combler le vide, le blanc, l'absence. Une femme fardée, un simulacre d'identité, pourrait-on dire, construction d'une vérité sans fondement. « L'abuseur de Séville ne ment pas ; irrésistible, il joue. S'évanouit toute figure de vérité. » Toujours inspirée du Dom Juan de Molière, la narratrice rapporte ces mots de Charlotte, s'adressant au séducteur : « Je ne sais si vous dites vrai ou non, mais vous faites que l'on vous croit. »

On reconnaît donc dans cet essai l'influence du courant postmoderne par les stratégies énonciatives que sont l'inter-

communes, de guerres sans merci, de retournements de situation imprévisibles, et surtout animé par la formidable présence d'un acteur hors norme, de cet Olivier Cromwell, l'homme de toutes les audaces – il fit condamner Charles 1^{er} à mort – et de toutes les résistances, dont François Guizot ne peut que souligner le rare génie.

Impossible à résumer, s'il est pourtant d'une clarté et d'une logique qui ne se démentent pas, ce texte a l'extraordinaire qualité, me semble-t-il, malgré les horreurs dont il fait état, de ne pas tomber dans le manichéisme : les affreux ne le sont pas toujours et les quelques bonnes âmes – elles ne sont pas la majorité – ne sont pas toujours vertueuses. Et si les préférences de l'auteur pour la monarchie constitutionnelle, dont il ne se cache pas, influencent sa vision des événements, il est difficile, pour le lecteur ordinaire, de détecter quelque biais dans la présentation des faits.

Revenons sur le plaisir de lecture. Malgré la longueur et la minutie apportée à décrire les événements – j'ai rêvé, je l'avoue, de m'y soustraire par moments et de sauter quelques pages –, le bonheur a été constant. Je conseille cependant à ceux qui ne peuvent accorder à cette lecture le temps qu'elle exige de lire le « Discours sur l'histoire de la révolution d'Angleterre », présenté en première partie, un résumé d'une facture éblouissante, un François Guizot de haute volée : ils seront comblés.

Blanche Beaulieu

**ARAGON, LA SEULE
FAÇON D'EXISTER**
Frédéric Ferney
Grasset, Paris, 1997,
190 p. ; 24 \$

Ce littéraire manie la plume comme s'il croisait le fer. Des apostrophes, des envolées, des exclamations, des interrogations transformées en dialogue ? en soliloque ? en monologue ? Mots fougueux, d'une intensité surprenante et reven-

dicative, qui offrent aux amoureux de la poésie l'envie de lire d'un seul trait *Aragon, La seule façon d'exister*. Puis, de savourer lors d'une relecture, les emprunts, cités en italique : Shakespeare, Racine, Pascal, Verlaine, Flaubert, Hugo, Camus, d'Ormesson, Bernanos, Malraux, Apollinaire, Lautréamont, Dali y figurent, entre autres. Breton et Éluard sont également présents. Ils avaient en commun avec Aragon la passion de l'amour, de la poésie, de la révolte, l'engagement dans le communisme, le mouvement Dada, et le surréalisme. Tous défilent pour rendre un dernier hommage à ce grand poète qui manipulait l'alexandrin et la rhétorique sur un ton élégiaque. Autant de lectures possibles pour découvrir l'image de l'homme caché derrière l'homme public. D'Aragon, je ne connaissais que le *Fou d'Elsa* et ses poèmes mis en musique par Léo Ferré, par Georges Brassens et par Jean Ferrat. Je découvre à travers le discours lyrique de Frédéric Ferney, un être tourmenté, héritage d'une enfance difficile, un homme d'action qui militait pour l'humanité, qui reçut le Prix Lénine de la paix (1957). Frédéric Ferney a ôté le masque Aragon afin de nous dévoiler Louis, le poète qui trace ses secrets les plus intimes à l'envers des mots !

Christine Fouchault

MADAME ZOLA
Evelyn Bloch-Dano
Grasset, Paris, 1997,
370 p. ; 44,50 \$

La biographie du « grand homme », du « héros du peuple » est bien connue. Mais que connaît-on de celle qui lui est indissociable ? En retraçant la vie d'Alexandrine-Gabrielle Zola, née Meley (1839-1925), Evelyn Bloch-Dano peint le tableau d'une femme qui est née sous Louis-Philippe, a grandi dans le Paris de Balzac, a vécu le Second Empire, la guerre de 1870, la Commune et la Grande Guerre ; témoin de profonds bouleversements sociaux, elle a assisté à l'inven-

tion des tramways, du cinématographe, du téléphone, de l'aviation, des ascenseurs... et fut l'une des grandes dames de la société française au tournant du siècle, quoi qu'en disent les détracteurs de Zola – et même des « amis » à la langue fourchue comme les Goncourt (Edmond note « l'aigreur qui s'infiltre dans la voix d'une poissarde qui va bientôt nous engueuler »). C'est aussi l'histoire de la bourgeoisie que l'auteur raconte, et l'ascension d'une fille du peuple qui tente, par tous les moyens, de garder le secret de ses origines, inavouables à l'époque. Car elle est née fille illégitime de Caroline Wadoux et d'Edmond Meley, qui reconnaîtra l'enfant quelques jours après la naissance. Elle perd sa mère très tôt, connaît plusieurs foyers, devient fleuriste, puis lingère et (peut-être) couturière. Qu'elle ait été blanchisseuse comme Gervaise dans *L'assommoir*, rien ne le prouve. Quand elle rencontre Zola et sa « bande », à laquelle appartiennent Cézanne, Manet, Pissarro, Renoir, elle se fera l'alliée la plus précieuse de tout l'entourage de l'écrivain. Elle le soutient dans la misère des débuts, sa foi en son génie reste inébranlable. Quand elle devient la châtelaine de la maison de Médan, son rêve d'une existence bourgeoise, cossue, avec plein de domestiques et une excellente table, s'est réalisé. Les Zola sont sans doute ce que nous appellerions des nouveaux-riches : ayant connu tous deux la pauvreté, ils goûtent au plaisir que procure l'argent – appartements de plus en plus luxueux à Paris, train de vie grandiose à Médan, apaisant leur passion pour la brocante, les vieilleries (dont se moquent copieusement les Goncourt). Une seule ombre au tableau : le couple n'a pas d'enfants. Avant de connaître Zola, Gabrielle Meley avait donné naissance à une fille, aussitôt abandonnée à l'assistance publique, et morte quelques jours après. Il se peut que l'amour dont témoignera Alexandrine Zola sa vie durant pour les enfants prenne ses racines dans ce

drame qu'elle gardera secret. Cela explique sans doute le pardon qu'elle accorde à Zola quand il fonde, avec Jeanne Rozerot, anciennement lingère à Médan, une « famille parallèle ». Bien avant la mort de Zola en 1902, au temps de la haine antisémite qui déferle sur lui et les siens lors de l'affaire Dreyfus, Alexandrine a compris que Jeanne ne tente pas de lui voler sa place. Elle portera une affection toute particulière à la petite Denise qui devient bientôt une de ses meilleures amies. De grisette, Gabrielle Meley est devenue Alexandrine Émile-Zola, par son intelligence, sa force de caractère. Autour d'elle se développe le culte voué à Zola, et elle maintient ce rôle jusqu'à la fin de sa longue vie. Ce qui se dégage de cette biographie passionnante, c'est le portrait d'une femme qui souffre, pendant près de soixante ans, d'une terrible blessure secrète, qui se dévoue corps et âme à une seule cause – son mari et son œuvre –, et dont la vie s'est inscrite dans les codes de la bourgeoisie française du XIX^e siècle. Les détails sur la vie du couple Émile-Alexandrine abondent ; ils nous rendent une image si vivante de l'écrivain, que le lecteur se demande ce qu'il serait devenu sans celle qui, sans être sa muse ni sa servante, a rendu possible cette énorme carrière.

Hans-Jürgen Greif

**LE Récit de VOYAGE
AU XX^e SIÈCLE,
AUX FRONTIÈRES
DU LITTÉRAIRE**
Pierre Rajotte, avec la
collaboration d'Anne-Marie
Carle et de François Couture
Triptyque, Montréal, 1997,
282 p. ; 25 \$

Dans son récent essai, Pierre Rajotte aborde un genre peu fréquenté jusqu'ici par les chercheurs : le récit de voyage. Sous la forme de livres, il en existe quelque 150 (et plus de 350 si l'on inclut les publications en périodiques), dont une trentaine ont été écrits par des femmes. Touchant à des aspects à la fois « sociocritique,

typologique, formel et esthétique », l'auteur aborde son sujet par le biais de questions qui sont autant de chapitres ; il s'interroge sur le contexte de production et de diffusion du récit de voyage, les constantes typiques du genre, la représentation du lieu visité, les moyens utilisés pour se démarquer des poncifs, la représentation de l'Autre, le discours des voyageuses et la réception critique des textes du corpus.

L'essayiste tient compte des études françaises sur le sujet mais s'attache surtout à souligner la spécificité québécoise dans le domaine. Ainsi, même si la révolution des transports et l'influence du romantisme ont alors joué un rôle important, la popularité du récit de voyage dans le Québec du XIX^e siècle s'explique d'abord par la quête identitaire et par la constitution d'une littérature nationale. Elle tient aussi à l'utilisation, par les écrivains-voyageurs, de ce type de récit pour « dorer leur image ». À noter encore que ce genre « atypique », « hétérogène » et « polyvalent » joignait l'utile à l'agréable et n'offrait pas les « dangers » propres au roman. Les ultramontains, les promoteurs de campagnes pour la colonisation, les écrivains, les femmes, bref, tout le monde y a trouvé son compte.

Des noms bien connus illustrent la démonstration de Pierre Rajotte : Faucher de Saint-Maurice, Arthur Buies, Henri-Raymond Casgrain, Adolphe-Basile Routhier, Jules-Paul Tardivel. Des figures moins coutumières sortent aussi de l'ombre : Jean-Baptiste Proulx, Gaston P. Labat, Napoléon Caron, Philomène Legault. Québécois d'origine pour la très grande majorité, ces écrivains ont voyagé sous tous les horizons (canadiens, américains, européens...), ils l'ont fait pour toutes sortes de raisons (tourisme, pèlerinage, excursion, expédition officielle, missionnariat...), et leurs

récits ont pris les formes les plus variées : lettres, conférences, chroniques, rapports, journaux intimes.

Avec la collaboration d'Anne-Marie Carle et de François Couture, Pierre Rajotte complète ainsi de belle manière les données déjà publiées plus succinctement dans les trois tomes parus jusqu'ici de *La vie littéraire au Québec* (1991, 1992 et 1996), dont il a été membre de l'équipe de rédaction.

Jean-Guy Hudon

DICTIONNAIRE DE LA PSYCHANALYSE

Élisabeth Roudinesco et Michel Plon

Trad. de l'allemand par Denis Messier
Fayard, Paris, 1997,
1 191 p. ; 95 \$

« Le marxisme s'effondre, la psychanalyse résiste... », titrait *Le nouvel observateur* en 1991, consacrant un dossier à Freud. Des deux grandes idéologies du siècle, qui aurait prédit que la psychanalyse tiendrait plus longtemps le coup ? La psychanalyse impose sa présence avec une autorité étonnante en cette fin de siècle, bien qu'elle soit (ou peut-être justement en raison du fait qu'elle soit) décriée, contestée, et qu'elle donne lieu à d'innombrables querelles et dissidences et de multiples écoles. Ces dernières années, quatre dictionnaires de la psychanalyse, à ma connaissance, ont été publiés en France (chez Bordas et Larousse en 1993 et chez Fayard et Albin Michel en 1997, au moment où paraît... *Le livre noir du communisme*, qui génère actuellement en France une forte polémique) : chacun a son style et ses collaborateurs (certains collaborent à plus d'un), mais tous sont d'excellentes références. Le dictionnaire que publient Élisabeth Roudinesco et Michel Plon se caractérise avant tout, me semble-t-il, par

la clarté de l'écriture (comparativement au Larousse, relativement hermétique) et l'abondance des domaines et aspects répertoriés : outre les concepts psychanalytiques, on retrouve des biographies d'auteurs (10 pages sur Freud et 7 sur Lacan, à qui Élisabeth Roudinesco a par ailleurs consacré une biographie monumentale), les principaux ouvrages de Freud (9 pages sur *L'interprétation des rêves*, bon premier ; rien sur les Séminaires de Lacan), les techniques de guérison, les discours sur la famille, la mort, la folie, etc., que la psychanalyse a inspirés ou qu'elle a construits, les disciplines qu'elle a investies (par exemple l'anthropologie), les différentes écoles, les pays d'implantation (il y a une entrée consacrée au Canada de 7 pages), etc. Au total, c'est plus de 600 entrées, ce qui du reste n'empêche pas qu'il y ait certaines lacunes (parmi d'autres, des entrées consacrées au « père réel », au « père imaginaire », au « père symbolique » ou au « trait unaire » me paraissent indispensables ; ces entrées figurent dans le Larousse, le plus lacunien, il est vrai, des dictionnaires). Une chronologie d'une cinquantaine de pages, de la naissance de Freud (1856) à aujourd'hui, clôt l'ouvrage.

François Ouellet

ASSISTÉS SOCIAUX INC. LOBBY ET

DÉMOCRATIE LIBÉRALE
Clinton Archibald

Vents d'Ouest, Hull, 1997,
270 p. ; 24,95 \$

Selon Clinton Archibald, professeur à l'Université d'Ottawa spécialisé en politique publique, les démocraties libérales sont gravement menacées de nos jours par la pratique quasi sans contrôles du lobbyisme. Les lobbyistes vendent à leurs clients l'influence dont ils jouissent auprès de politiciens et de hauts fonctionnaires afin d'obtenir pour ces clients la meilleure part possible, sous forme de contrats ou de subventions, du véritable trésor que constituent les fonds publics. D'autre part, ces mêmes lobbyistes vantent publique-

ment sans relâche les mérites de l'État-minceur en ce qui a trait aux budgets destinés à l'emploi et aux dépenses sociales. C'est la seule façon, disent-ils, de mettre un terme à la crise des finances publiques, crise qu'ils ont pourtant grandement contribué à créer en sollicitant, à leur bénéfice et à celui de leurs clients, la mise sur pied de nombreux et coûteux projets publics. Toujours selon l'auteur, il est grand temps d'encadrer plus étroitement la pratique du « deuxième plus vieux métier ». Il propose d'ailleurs des façons de le faire, afin de contrecarrer les avantages excessifs retirés par certains « assistés sociaux inc. » et de redonner, à l'ensemble des citoyens, un accès plus équitable aux fonds et aux pouvoirs publics.

Gaétan Bélanger

MARC-AURÈLE FORTIN

Jacques Lamarche

Lidex, Montréal, 1997,
62 p. ; 9 \$

Ce petit ouvrage fait partie de la collection « Célébrités » qui atteint 75 titres, parmi lesquels figurent *Frère André*, *Madeleine de Verchères*, *René Lévesque* et *Maurice Richard*.

Le format est agréable, la livrée esthétique et l'illustration généreuse quoique, dans ce cas-ci, il soit particulièrement frustrant de devoir se contenter du noir et blanc.

Cela dit, la grandeur du personnage, son humilité, sa générosité, sa passion, son dévouement total à l'art de la peinture sont décrits de façon émouvante. Quatre-vingt-deux ans de vie en soixante pages remplies de coups de pinceaux, de déboires, de petites satisfactions et de grandes injustices ! C'est un voyage bien rempli.

L'illustre créateur, aujourd'hui membre reconnu de l'Académie royale du Canada, ayant à son crédit des milliers de tableaux et d'aquarelles, a été l'un des paysagistes les plus géniaux et les moins choyés de son époque. Lire cet ouvrage c'est lui rendre l'hommage qui lui est dû.

Réjeanne Larouche

DICTIONNAIRE DE PENSÉES POLITIQUEMENT TORDUES

UN PAVÉ DANS LA MARE

Daniel Mativat
et Louis Vachon

Triptyque, Montréal, 1997,
316 p. ; 20 \$

Un autre dictionnaire de citations et de proverbes, dirait-on ! Même au Québec, la tradition en est déjà vieille d'une dizaine de livres ! Celui de Daniel Mativat et Louis Vachon s'oriente davantage, au nom de « la liberté d'expression », vers la « grivoiserie », l'« impertinence », les « polissonneries », les « méchancetés », les « vacheries », les « horreurs » et les « conneries 'hénaurmes' ».

Mettant ainsi flamberge au vent, le livre dévoile des « pensées » où s'affichent la muflerie des uns, le machisme des autres, le sexisme d'un grand nombre. Ici le lecteur goûte un humour de bonne venue, là il surprend de féroces règlements de comptes, ailleurs encore il prend note de propos scatologiques débridés. On observe assez souvent aussi les traces d'une pensée qui se cherche... Il y a donc un peu de tout dans ce dictionnaire où hommes politiques, savants, peintres, musiciens, écrivains, chanteurs, comédiens et qui sais-je encore, de tous les temps et de tous les pays, se côtoient dans une resplendissante anarchie.

Plus de 3 700 pensées s'évalent ainsi sous nos yeux. Certaines commandent notre adhésion par leur part de vérité fantaisiste : adulte : « qui est en âge de pratiquer l'adultère » (Léo Campion) ; s'élever : « ramper à la verticale » (Georges Elgozy) ; « L'amour est aveugle, mais le mariage lui rend la vue » (Georg Christoph Lichtenberg) ; « L'homme descend du singe, mais certains descendent plus vite que d'autres » (Pierre-Jean Vaillard)... D'autres nous étonnent par

leur insignifiance : « Mon chose veut choser votre chose » (Jean de Boyssière), ou leur vulgarité : « J'aime une femme qui rit. Il semble que son vagin remonte jusqu'à sa bouche » (Henry de Montherlant). Hors contexte, ces deux dernières citations ne peuvent sans doute pas être reçues correctement, tout comme celles-ci, qui ne pêchent pas par un excès de clarté : « Les acteurs sont du bétail » (Affred Hitchcock) ; « Je voudrais être cheval » (Élisabeth II) ; « Frapper juste » (Diderot). Plusieurs proverbes déformés valent par ailleurs quelques bons moments de lecture : « La nature a horreur du Gide » (Henri Béraud) ; « À jouir sans péril, on s'essouffle sans gloire » (Jean Adrian). Il y a même des proverbes douteux, du moins en ce qui concerne le Québec, auquel appartiendraient les énoncés suivants : « Un héros aujourd'hui, un vaurien demain » ; « On meurt comme on a vécu, un doigt dans l'oreille et l'autre dans le cul » ; « Donnez de l'avoine à un âne, il vous pétera au nez ».

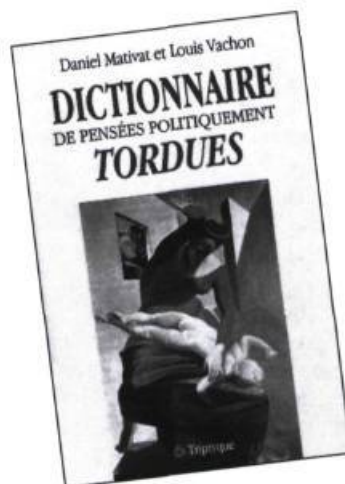
Au total, ce dictionnaire réalise son titre plus souvent sous l'angle du libertinage intellectuel et sexuel que sous le signe de la subtilité et de la finesse d'esprit. Un utile *index nominum* accompagne le tout.

Jean-Guy Hudon

LE LIVRE DE L'AMITIÉ PARCE QUE C'ÉTAIT LUI...

Michèle Sarde
et Arnaud Blin
Seghers, Paris, 1997,
510 p. ; 44,95 \$

D'Homère à Georges Brassens, l'amitié a sollicité l'imagination des poètes et des philosophes. Ce merveilleux *Livre de l'amitié* signé Michèle Sarde et Arnaud Blin réunit des textes sur l'amitié dont certains sont très connus, d'autres moins. On retrouvera sans grande surprise le *Lélius* de Cicé-



ron, « Les deux amis » de La Fontaine et le célèbre passage du *Petit Prince* où il est question d'apprivoisement, mais on y découvrira aussi des textes plus obscurs, celui d'Anne Thérèse de Lambert qui tenait salon littéraire au XVIII^e siècle et estimait les femmes inaptes à l'amitié, les « Maximes amicales d'un ex-surréaliste » de Philippe Soupault ou encore une première séance d'un séminaire de Jacques Derrida qu'il publia sous le titre : *Politiques de l'amitié*. Au centre de gravité de ce *Livre de l'amitié* une triade amicale exceptionnelle : La Boétie, Montaigne et Marie de Gournay. Le premier inspirera au second une amitié d'une telle qualité que ses *Essais* constitueront en quelque sorte le tombeau d'Étienne de la Boétie tandis que la dernière se fera l'éditrice de son mentor et ami Michel de Montaigne. Précédé d'une courte présentation extrêmement soignée qui nous situe fort bien dans le contexte de

l'époque et de la vie de l'auteur (e), chacun des textes du *Livre de l'amitié* donne l'occasion de s'arrêter, avec plus ou moins de bonheur, sur ce plaisir *musical* qu'est l'amitié car, selon le mot de Thoreau : « [...] les Amis ne vivent pas seulement en harmonie [...] mais en mélodie ».

Yolande Villemaire

ULRIC J. TESSIER
BOURGEOIS DE QUÉBEC
Jean Cimon
Septentrion, Sillery, 1997,
257p. ; 24,95 \$

Heureux mélange que celui-là, puisque la mémoire familiale y rejoint l'histoire, puisque ce qui conduit l'auteur à se remémorer ses ancêtres l'amène, comme si de rien n'était, à jeter une lumière nouvelle sur l'évolution collective.

Les arrière-grands-pères de Jean Cimon ne partagent pas les mêmes convictions politiques. Il ne saurait en aller autrement puisqu'ils proviennent de familles au sein desquelles les credos diffèrent. Entre Arthur Buies, cousin d'Ulric Tessier, et Hector Langevin, l'autre arrière-grand-père, pas grand-chose de commun. Pas de connivence idéologique non plus entre l'excessif Thomas Chapais, gendre d'Hector Langevin, et le calme Ulric J. Tessier. Tous, cependant, appartiennent à la même bourgeoisie québécoise. On y veille à demeurer proche du pouvoir, à donner aux enfants la meilleure instruction possible, à parler les deux langues et, déjà, à fréquenter l'Europe.

En plus de ressusciter un groupe social trop peu connu, Jean Cimon livre ici des documents inédits de grande signification. La correspondance d'Ulric J. Tessier nous apprend, par exemple, que Londres aurait apprécié que les « Canadiens » de l'époque prennent leurs décisions et s'en remettent moins souvent au pouvoir impérial... Ainsi, ce qui aurait pu n'être qu'un bel hommage filial précise utilement notre passé national.

Laurent Laplante

**LE VOYAGE, LE MONDE
ET LA BIBLIOTHÈQUE**
Christine Montalbetti
Presses Universitaires
de France, Paris, 1997,
260 p. ; 46,80 \$

La représentation du réel constitue sans doute la plus grande difficulté que pose l'écriture d'un récit de voyage. Les voyageurs écrivains visent à peu près tous à restituer le plus fidèlement et le plus exactement possible l'espace parcouru. Mais tous se butent au même problème : l'impossibilité d'une reproduction qui soit parfaitement naturelle. Comme le signale Christine Montalbetti, « l'écriture se heurte sans cesse à l'hétéronomie du réel, et se découvre incompetente à le saisir ». C'est précisément à cette difficulté qui sous-tend toute entreprise référentielle et aux stratégies élaborées pour la résoudre que s'intéresse l'ouvrage *Le voyage, le monde et la bibliothèque*.

L'auteur décrit d'abord ce qu'elle appelle « les apories de l'hétérogène ». En raison de la texture visuelle de l'espace tel qu'il s'offre au regard, de sa nature exotique ou encore de la contingence des événements qui ponctuent le voyage, le lexique du voyageur semble le plus souvent « impropre à provoquer une image juste de la chose ». Face à cette hétérogénéité fondamentale de l'écriture et du monde, le texte référentiel va chercher, d'une manière ou d'une autre, à rétablir une homogénéité entre le moyen et l'objet. Christine Montalbetti examine à cet égard divers principes de résolution, entre autres l'ellipse qui permet de contourner le réel en prétextant que d'autres l'ont déjà décrit ; ou encore la citation, qui vient remplacer la séquence à écrire. Dans ces deux cas toutefois, il s'agit de solutions qui ne sont pas généralisables. D'autres stratégies de substitution apparaissent moins périlleuses. La comparaison, par exemple, permet d'associer ou d'opposer des lieux, des modes de vie, de ramener un objet inconnu à un objet connu. L'opération intertextuelle consiste pour sa

part « à mettre en regard le monde et le corpus des textes qui en proposaient une première formulation ». Dès lors, le réel n'est plus consigné pour lui-même. Sa représentation fonctionne plutôt comme une variation sur un thème commun, comme un jugement de conformité ou de non-conformité à l'égard des énoncés préalables, bref comme une position de critique des textes. Ce ne sont là que quelques-unes des stratégies analysées par l'ouvrage de Christine Montalbetti, un ouvrage fort intéressant dans lequel la pratique du récit de voyage devient prétexte à interroger plus largement le fonctionnement de l'écriture référentielle.

Pierre Rajotte

**IMPOSTURES
INTELLECTUELLES**
Alan Sokal et Jean Bricmont
Odile Jacob, Paris, 1997,
276 p. ; 47,95 \$

Voilà un essai qui a su focaliser l'attention en jouant habilement sur plusieurs tableaux. Deux physiciens, forts de leur position au sommet de la hiérarchie des disciplines scientifiques, viennent vilipender des auteurs dans le domaine des sciences humaines qui tromperaient leurs lecteurs avec des concepts scientifiques mal maîtrisés. En pourchassant chez ces auteurs qu'ils rangent dans les « postmodernes » les mésusages de la physique et des mathématiques, Alan Sokal et Jean Bricmont les discréditent sans engager la discussion sur les thèmes centraux de leurs œuvres. En bout de ligne, les deux physiciens accordent au postmodernisme une importance qu'il n'a pas.

Huit des douze chapitres du volume sont consacrés à relever les utilisations erronées de concepts et de théories relevant de la physique et des mathématiques chez Lacan, Kristeva, Irigaray, Latour, Baudrillard, Deleuze et Guattari, Virilio, ainsi que chez Bergson et certains de ses successeurs. Dans le déroulement de ce chapelet de rappels à l'ordre, sont insé-

rés des chapitres de réflexion plus générale, critiquant notamment le « relativisme cognitif » en philosophie des sciences, de même que les usages prétendus abusifs de la théorie du chaos, du théorème de Gödel et de la théorie des ensembles. Enfin, en épilogue, les auteurs énoncent les règles qui devraient présider selon eux à un véritable dialogue entre les sciences de la nature et les sciences humaines. Leur mot d'ordre général pourrait se formuler ainsi : pour éviter les malentendus, soyons clairs, comme au temps des Lumières.

Alan Sokal et Jean Bricmont rapportent des inexactitudes et on veut bien les croire ; on aurait aimé toutefois qu'ils se prononcent davantage sur l'essentiel des œuvres critiquées, ce qu'ils évitent de manière ostensible. Certaines de leurs cibles avaient déjà été malmenées par la critique bien avant la publication d'*Impostures intellectuelles* et les révélations du livre ne constituent alors que des pièces secondaires au dossier ; c'est le cas notamment de Lacan. Dans d'autres cas, comme celui de Bergson, l'argument tourne un peu court. Les auteurs, en s'en remettant invariablement à la valeur absolue des faits, ne semblent pas se rendre compte qu'ils tentent d'exporter dans d'autres champs l'autorité qu'ils détiennent dans leur propre champ disciplinaire. En invoquant la nécessité d'une rationalité commune aux sciences de la nature et aux sciences humaines, ils ne considèrent rationnel que ce qui correspond à leurs propres critères de rationalité et rejettent le reste comme erroné. Une autre faiblesse de l'ouvrage est de s'intéresser soit à des œuvres qui ont eu une influence surtout dans les années 70 (Lacan, Kristeva, Irigaray, Deleuze et Guattari), soit à des œuvres plus récentes dont l'influence est marginale (Jean Baudrillard, Latour, Virilio), sauf peut-être dans certains campus universitaires américains.

Bien qu'ils minimisent en pratique la dimension symbo-

lique du monde vécu, Alan Sokal et Jean Bricmont se défendent d'être des scientistes primaires. Ils reconnaissent par exemple qu'il faut s'opposer par les temps qui courent à l'instrumentalisation des sciences. Pourtant, ils ont tort de pourfendre le relativisme dans les sciences humaines, là où il constitue une règle de base (et pas seulement pour les anthropologues qui étudient les goûts et les coutumes exotiques). L'ouvrage pourrait faire naître de la confusion dans l'esprit des lecteurs, amenés à associer relativisme et nihilisme aux théories postmodernistes, ce qui n'est nullement démontré à l'échelle de l'ensemble des sciences humaines et sociales.

Gérald Baril

**LA PERSONNE
IMMÉDIATE**
Laurent Laplante
L'Hexagone, Montréal,
1998, 266 p. ; 22,95 \$

L'immédiateté d'une pensée, d'une conscience, selon Laurent Laplante, consiste pour qui en est affecté à ne pas voir plus loin que le bout de son nez, c'est-à-dire à ne pas considérer les conséquences collectives ou à long terme de ses actes. Cette ignorance peut être involontaire ou résulter du fait qu'on ne veut tout simplement pas envisager ces conséquences, ou pire, que ses actes puissent avoir des conséquences. L'immédiateté, Laurent Laplante l'observe chez tout-un-chacun, mais aussi chez les décideurs et les intellectuels ; il entreprend de dénoncer un mal répandu, sans blâmer nécessairement ceux qui en souffrent. S'il essaie de ne pas juger, de ne pas condamner la personne *immédiate*, bien entendu l'immédiateté a de plus graves conséquences quand elle frappe les décideurs ou les intellectuels, le rôle de ces derniers étant précisément d'éclairer les enjeux sociaux.

Journaliste, Laurent Laplante se demande s'il aura assez de souffle pour mener à bien son entreprise. Sa méthode, passer par des exemples, avec son

pouvoir d'illustration entraînera-t-elle l'adhésion ? Le temps qu'il s'est réservé pour écrire est-il suffisant ? Ces interrogations, il les exprime dans le journal d'écriture intercalé aux analyses. Cette auto-réflexion l'entraîne sur le terrain des intellectuels et, même s'il affirme que très peu de journalistes sont des intellectuels, en voici un qui risque de ne pas être reconnu par la confrérie, prise à parti par les questions qu'il pose à propos du manque de perspective des intellectuels. Qui se risque sur le terrain de la rectitude politique a bien des chances de se faire écorcher. Reconnu, Laurent Laplante toutefois le sera certainement par l'honnête homme ou l'honnête femme de notre époque.

Ce livre, mine de rien, pose des questions importantes. Comme il procède à partir d'exemples, tous opineront que le propos est pertinent, tout en prétendant ne pas être « comme ça » et que les personnes immédiates ce sont les autres, sauf que... Dérangeant.

Andrée Fortin

**JULIE PAPINEAU,
UNE FEMME PATRIOTE,
CORRESPONDANCE
1823-1862**
Julie Bruneau Papineau
Texte établi
par Renée Blanchet
Septentrion, Sillery, 1997,
518 p. ; 29,95 \$

Quel genre de femme était Julie Bruneau, l'épouse de Louis-Joseph Papineau ? Quel portrait d'elle se dessine à travers les lettres qu'elle adressait à ses proches entre 1823 et 1862 et qui constituent une correspondance de cinq cents pages bien tassées ? Si, comme l'indique le titre de l'ouvrage, Julie Papineau est une femme patriote, elle est avant tout une

femme bien de son temps qui n'ose se mêler ouvertement de politique. Ce qui ne l'empêche pas de formuler – lorsqu'elle s'y autorise – des opinions bien senties : sous sa plume, le tristement célèbre rapport Durham est qualifié d'« inique » et la reine Victoria de « marâtre » ! Femme de son époque, Julie l'est aussi par sa piété et par la très grande place qu'occupe la maladie dans ses lettres. Combien de fois annonce-t-elle qu'elle devra se purger ! Cela fait sourire aujourd'hui. Ce qui fait moins sourire, ce sont les épreuves qu'elle a dû traverser. De ses neuf enfants, seulement quatre lui survivront, dont un fils à la santé psychique fragile. Julie a beau être forte, lucide et débrouillarde, les deuils, les difficultés pécuniaires, les séparations, l'abandon de la France après l'échec de la rébellion de 1838, voire l'indifférence politique qu'elle observe chez les Canadiens finissent par la plonger dans l'amertume. Même la construction du manoir de Montebello ne lui offre aucun réconfort : l'entreprise est un gouffre financier, et elle s'ennuie de sa famille à la campagne. Vers la fin de sa vie, seuls ses petits-enfants semblent mettre du baume sur ses plaies.

Renée Blanchet, qui a établi le texte et rédigé l'introduction de *Julie Papineau, Une femme patriote*, a accompli un travail de compilation et de transcription remarquable, qui se double – les notes en bas de pages en témoignent – de recherches fouillées. Une réserve, son trop grand souci d'exhaustivité : certaines lettres, ennuyeuses ou redondantes, auraient pu ne pas être retenues, le livre y aurait gagné en concision et en efficacité. Cela mis à part, le témoignage de Julie Papineau demeure précieux puisqu'à travers le récit de la vie quotidienne



d'une femme se profile un chapitre important de l'histoire du Québec.

Louise Villemaire

**RÉCITS D'UNE PASSION
FLORILÈGE DU
FRANÇAIS AU QUÉBEC**
Gilles Pellerin
L'instant même, Québec,
1997, 159 p. ; 19,95 \$

Dans *Récits d'une passion*, Gilles Pellerin présente un « florilège » qui aborde la question de la langue française au Québec. Ce n'est pas une mince affaire et ce n'est pas d'aujourd'hui que nos écrivains, de Gilles Vigneault à Gaston Miron, en passant par Étienne Parent, Henri Bourassa et Rober Racine s'y intéressent avec « passion ». Au Québec, la température et la langue sont deux sujets toujours brûlants d'actualité. Gilles Pellerin nous permet une traversée du second avec beaucoup de délicatesse, le livre montrant dans un langage à la fois savant et agréable, historique et actuel, que nos rapports à cette question dite essentielle sont toujours conflictuels, passionnés, parfois tatillons, amusés, polémiques, politiques... De 1760 à maintenant, on s'alarme, se questionne ; tour à tour on réclame, on s'enorgueillit comme on se lamente ou s'offusque. La langue est notre histoire racontée de l'intérieur. De la fin de la Nouvelle-France au Québec moderne, la langue française est cette histoire qui nous habite et nous définit.

Citant souvent Gaston Miron, qui faisait de la langue une histoire d'amour entre tous et chacun, Gilles Pellerin rend lisible, par un montage subtil et bien mené de documents, d'impressions et d'analyses, ce fil d'Ariane de nos interrogations personnelles et collectives. Cela donne un livre nourrissant et joyeux, informé et touchant à la fois et surtout écrit avec une tonalité d'une extrême sensibilité face à nos blessures et à nos espérances. Gilles Pellerin qui se décrit comme « [é]crivain, éditeur, professeur de littérature et père », dresse un tableau sensible, de tous ces enjeux « [i]nquiets, fraternels, déchirés, réunis dans notre langue ».

Récits d'une passion est une anthologie vivante qui donne à réfléchir et s'aventure débonnaire et ludique entre le plaisir du texte et une mémoire vibrante, personnelle, qui circule quelque part entre l'enfance et les autres sons de la réalité. « La langue est bien davantage qu'un outil de communication : une matrice. » Le livre de Gilles Pellerin en témoigne avec une ardeur et une liberté déjouant le moralisme. La langue « rapaille » souvent nos énergies, c'est d'elle que surgit notre manière d'être au monde. Comme l'écrit bellement Gilles Pellerin dans son « Avant-propos » : « Dans ce murmure venu du nord loge notre pouvoir de créer, d'apporter ce qui est nouveau, différent jusque dans les mots. » *Récits d'une passion* de Gilles Pellerin est un beau livre

dans tous les sens du terme. Il devrait être lu et relu, traduit aussi, pour dire cette singulière vitalité du français d'Amérique.

Claude Beausoleil

**DES LANGUES QUI
RÉSONNENT
L'HÉTÉROLINGUISME AU
XIX^e SIÈCLE QUÉBÉCOIS**
Rainier Grutman
Fides-CÉTUQ, Montréal,
1997, 224 p. ; 23,95 \$

La question de la langue est étroitement liée à celle de la littérature. Depuis quelques années, de nombreuses études relevant de disciplines telles la sociocritique, la stylistique, la pragmatique et la linguistique ont abordé ce rapport étroit. Peu d'entre elles toutefois se sont intéressées à la littérature québécoise du XIX^e siècle. À partir d'un échantillon « représentatif du *répertoire linguistique* des premières lettres québécoises », l'étude de Rainier Grutman se propose de rendre compte de l'« exceptionnelle richesse langagière » qui caractérise la littérature de cette époque, de son « hétérolinguisme », c'est-à-dire de la présence dans les textes « d'idiomes étrangers, sous quelque forme que ce soit, aussi bien que de variétés (sociales, régionales ou chronologiques) de la langue principale ». Il entend ainsi contribuer « à une socio-stylistique des textes tout en demeurant respectueux de leurs particularités littéraires ».

Dans les quelques romans, contes et légendes qu'il étudie, Rainier Grutman relève la présence de quatre langages. Outre le français standard et le français régional ou parler populaire, le latin des classiques et l'anglais des romantiques y figurent. La résonance de ces langues étrangères ou de ces variations régionales ou sociales du français témoignent de diverses fonctions : tantôt référentielle, c'est le cas notamment du parler québécois ou de l'anglais qui permettent aux auteurs d'augmenter la vraisemblance de leurs histoires ; tantôt culturelle dans la mesure où l'usage du français

international et de citations latines ou anglaises constituent des signes de stratification sociale, voire pour les auteurs une façon de marquer leur appartenance au champ littéraire en formation. En fait, le « répertoire quadriphonique » que Rainier Grutman met en évidence « en dit long sur la représentation de la collectivité québécoise cultivée par ceux qui avaient accès aux moyens de production littéraire ». À cet égard, l'étude permet de lever le voile sur certaines idées reçues. À titre d'exemple, l'auteur fait remarquer, en analysant les nombreuses allusions à la langue et à la littérature anglaises qui émaillent le roman *L'influence d'un livre* de Philippe Aubert de Gaspé (1837), que « par-delà les différences de langue, il existait une solidarité de classe entre les élites anglophone et francophone sur laquelle les historiens passent trop volontiers l'éponge ». « Le temps est venu de relire ce XIX^e siècle québécois dont on persiste à dire tant de mal » lance-t-il en terminant son étude qui prêche par l'exemple en proposant une relecture originale d'œuvres encore sous-estimées de la littérature québécoise.

Pierre Rajotte

**VOUS ÊTES TOUS DES
CRÉATEURS OU
LE MYTHE DE L'ART**
Yves Robillard
Lanctôt, Montréal, 1998,
209 p. ; 19,95 \$

Dans ce livre qui tient du pamphlet, du manifeste, du reportage et des notes de cours, Yves Robillard propose sa vision de l'histoire de l'art jusqu'à présent : « le mythe de l'art », puis de ce qu'il voit venir : nous sommes tous des créateurs. Selon lui, en effet, l'art tel que nous le connaissons, indissociable de l'institution artistique, est voué à disparaître. Le remplacera l'expression artistique. Corrélativement, la profession d'artiste est appelée à se transformer en celle de designer, d'animateur d'atelier de créativité ou de concepteur de parcs de loisir

éducatif (ce que, vous l'aurez compris, deviendront les musées dans cette perspective).

Pour Yves Robillard, l'art est étroitement lié à une période historique bien particulière, celle qui s'achève : la société capitaliste industrielle, et n'a aucun caractère trans-historique. Pas plus qu'on ne peut parler d'art au sens strict dans le cas de Lascaux, de la frise du Parthénon ou des cathédrales médiévales, il ne sera possible de le faire dans le siècle à venir. L'auteur fait l'apologie de la créativité comme étant la chose la mieux partagée du monde dans la société actuelle, essentielle dans le monde du travail comme dans les relations interpersonnelles. Pour lui, en effet, la créativité consiste essentiellement à trouver un sens à ce que l'on fait.

Si la critique du mythe de l'art est convaincante, quoique *lousse* par moments, je retiens de la deuxième partie, plus prospective, la générosité du projet, qui s'exprime toutefois dans un langage contre-culturel qui le dessert en partie.

Andrée Fortin

**L'ENFANT IDIOT, HONTE
ET RÉVOLTE CHEZ
CHARLES BAUDELAIRE**
Claude Delarue
Belfond, Paris, 1997,
272 p. ; 32,95 \$

En 1844, à 23 ans, Charles Baudelaire a déjà consommé la moitié de la somme rondelette dont il a hérité à sa majorité. Au terme d'un conseil juridique, sa famille le place sous tutelle, et charge un notaire, M^e Ancelle, de comptabiliser ses dépenses et de ne lui verser que de maigres mensualités. Cette tutelle relègue le jeune poète au statut d'enfant dont il ne pourra plus sortir. Subissant les vexations de la part d'une bourgeoisie dont il se sent l'illégitime rejeton, intériorisant l'humiliation que lui inflige sa mère, elle qui l'a déjà *trahi* jadis en lui faisant l'affront de se remarier, Baudelaire oscillera entre la honte et la révolte, compagnes obligées de cet enfant « idiot »,

jouet d'un mauvais sort qui fera de sa vie une suite d'échecs et de provocations.

Claude Delarue retrace les phases clés de cette vie hors du commun. Privé de toute indépendance, le jeune Baudelaire s'endette somptueusement, abréaction au défaut d'argent qui contraint le dandy soucieux de sa mise et épris d'objets d'art. L'échec le poursuit partout. À peine adulte, il contracte la syphilis, cette mort creuse qui a vite fait de s'enfouir dans l'organisme pour lentement le mâchurer. Obéissant de mauvais gré à la volonté de son beau-père, le général Aupick, le poète s'embarque pour un voyage aux Indes qui, loin de discipliner son imaginaire, l'approvisionne en images exotiques. Critique lucide, conscient de la transition de l'art romantique à la modernité, il se fait le chantre d'un Delacroix qui repousse son amitié. Il se lie avec une mulâtresse, Jeanne Duval, qui le tourmentera pendant plus de vingt ans. Condamné par un tribunal pour outrage aux bonnes mœurs, il ne cessera d'enrichir de nouveaux poèmes ses *Fleurs du mal*, son grand œuvre qui, malgré les éloges, timorés, de quelques contemporains dont Hugo et Banville, n'aura de reconnaissance que posthume. Tout au plus tire-t-il quelques revenus de ses brillantes traductions des textes d'Edgar Poe.

« Livre pléthorique », comme se plaît à l'appeler son auteur, *L'enfant idiot* ne renouvelle peut-être pas les études baudelairiennes ni la biographie du Parisien spleenétique, mais propose néanmoins une vision dynamique et passionnée redevable aux travaux d'Asselineau, de Pichois ou de Starobinski, mentionnés en bibliographie. Avec minutie, mais avec plus de relâchement que dans son *Edgar Poe* (Éditions Belfond, 1984), Claude Delarue souligne la malchance *idiopathique* qui caractérise la vie de Baudelaire, l'enfant idiot parce que né fils d'exception, un « fils éternel » – béni et maudit tout à la fois.

Patrick Bergeron